Ex
pl.
Fic
27098

21.

EXTRAIT DU JOURNAL DE PARIS,

Du 28 Prairial an 9.

CITOYENS, tirez-moi d'embarras, je vous ſupplie, ou par la publication de ma lettre procurez-moi, s'il eſt poſſible, les moyens d'en ſortir. Bon nombre de mes concitoyens inquiets & embarraſſés, comme moi, en profiteront ſans doute.

J'ai deux enfans en bas âge. J'occupe à Paris un logement aſſez grand pour moi eu égard à ma profeſſion & à ma fortune, mais fort reſſerré pour mes enfans, qui ne peuvent s'y ébattre à leur gré. Je n'ai ni cour ni jardin; n'en a pas qui veut dans une grande ville. Il faudroit donc ou que j'euſſe une *bonne* uniquement, & tout le jour occupée de promener & amuſer mes enfans, ou que leur père ou leur mère y conſacraſſent preſque tous leurs momens. Ni l'un ni l'autre de ces deux partis ne peuvent convenir à la grande majorité des parens, & je fais partie de cette majorité-là. Que faire cependant? On ſait comoien le grand air, l'exercice, l'aſpect des fleurs & de la verdure ſont ſous tous les points de vue utiles, même néceſſaires à l'enfance. Auſſi quelque vaſte que puiſſe être un *appartement* proprement dit, quelque nombre de *joujoux* qu'on y puiſſe raſſembler autour d'un enfant, jamais il n'offrira pour lui les mêmes avantages qu'un jardin, une grange, enfin toutes les dépendances d'une demeure champêtre.

Ce n'eſt pas tout. A la ville comme à la campagne, dans la chambre comme au jardin, un enfant trouve aiſément de quoi jouer & s'ébattre, & pour peu qu'il y ſoit excité, tout lui devient objet d'amuſement. Mais s'il eſt *ſeul*, par-tout il s'ennuie. Deux frères même, en ce cas, ne ſe ſuffiſent pas toujours l'un à l'autre. Il leur faut donc ſur-tout des compagnons de leurs jeux & de leurs plaiſirs. Eh! quel père habitant de la ville, & comme moi logé ſoit au premier, ſoit au ſixième étage, n'a pas vu cent fois avec chagrin, que dis-je! avec une profonde douleur ſon malheureux enfant ſe roulant ſur le parquet au milieu de ſes joujoux briſés, tourmenté du beſoin d'agir, & après mille mouvemens, mille agitations ſans objet, demeurer morne & ſtupide, comme accablé du poids de l'exiſtence. Tel eſt pourtant pendant une grande partie du jour le ſort des enfans élevés dans la ville, & que leurs parens ſont forcés d'abandonner ainſi à eux-mêmes. Quel doit être au moral comme au phyſique l'influence funeſte d'un pareil genre de vie! Déjà je crois en appercevoir quelques effets, & j'en frémis.

Mais quoi! va-t-on me dire, les écoles, les penſions & demi-penſions n'offrent-elles pas en ce genre une reſſource toute ſimple? Il y en a pour tous les degrés de fortune; fort bien. J'y vois pour le père & la mère un moyen sûr de ſe débarraſſer de leur enfant. Mais le ſort du petit malheureux n'en eſt-il pas empiré? (Notez que je parle ici pour le *premier âge*, depuis l'inſtant où l'enfant peut librement marcher & courir juſqu'à l'âge de huit ans.) Aſſurément, je ne vais pas juſqu'à ſouhaiter, avec Rouſſeau, que mon enfant parvienne à l'âge de 12 ans *ſans ſavoir diſtinguer ſa main droite de ſa main gauche*; mais quand, juſqu'à 8 ans & même d'avantage, un enfant n'auroit d'autre occupation que celle d'exercer ſes forces & ſon adreſſe, ſans compter l'utile direction que peut donner un inſtituteur habile aux jeux en apparence les plus frivoles, je demande ſi dans tous les ſyſtêmes cet emploi de ſa première enfance pourroit être conſidéré comme un temps perdu. Or, qu'on me montre une penſion ou école quelconque conſacrée au premier âge & ordonnée ſur ce principe. J'en ai déjà viſité beaucoup, & j'y ai vu aſſez généralement des inſtituteurs à-la-fois inſtruits & zèlés, mais tous atteints de cette manie enſeignante, qui, du mot *éducation*, ne peut ſéparer l'idée de *leçons* à apprendre, de *livres* à étudier, de *papier* à noircir. Concevez-en tout le ridicule: quoi! pour tous ces jeunes & intéreſſans élèves, depuis l'âge le plus tendre juſqu'au dernier terme de la puberté, un aſſujettiſſement égal ſi ce n'eſt aux mêmes travaux, au moins à des travaux de même nature, &

THE NEWBERRY LIBRARY

pour les uns comme pour les autres, *deux* ou *trois heures* de récréations par jour ! Je desire certainement que mes enfans soient un jour des hommes pensans & réfléchis, parce que les jouissances du cœur & celles de l'esprit s'augmentent l'une par l'autre ; que, réunies, elles donnent un nouveau prix aux jouissances physiques, & que l'homme par sa nature est appelé à les connoître, à les gouter toutes ; mais pour amener cet heureux résultat, faut-il qu'avant l'âge de dix ans, un peu plus, un peu moins, mon pauvre enfant se fourre dans la tête des notions grammaticales, historiques, mythologiques, géographiques, arithmétiques, &c. qui n'ont & ne peuvent avoir encore aucun prix à ses yeux ? Quel doit être le but de l'éducation première. Tout s'y réduit, selon moi, à faire naître la *curiosité*, si naturelle à l'homme, avec l'*habitude* & *le goût de l'observation*. Or, je le demande à tout homme de bonne foi : ces heureuses dispositions naîtront-elles plutôt dans un enfant entouré de livres qu'au milieu des plantes & des fleurs dans un grand jardin ? On veut lui mettre des mots dans la tête ; eh ! les productions de la nature si belles, si variées, les procédés de l'industrie humaine, toutes ces manipulations de la matière si diverses & multipliées à l'infini, offrent, avec des objets intéressans à palper ou à voir, une nomenclature à apprendre d'une immensité effrayante même pour un homme fait. Certes, avec les exercices corporels, premier besoin de cet âge si tendre, voilà de quoi occuper 100 enfans à-la-fois jusqu'à 10 ans au moins, sans aucun moment perdu dans la journée. Pour Dieu, faites-leur donc grâce de l'adjectif & du substantif, de l'addition & de la soustraction, des Grecs & des Romains avec leurs dieux & leurs déesses, à plus forte raison du Cathéchisme pour l'intérêt de la morale même, & de la religion que vous voulez leur inspirer. Mieux vaudroit cent fois qu'ils ne fissent que courir & sauter toute la journée. *N'espérez pas de former des héros*, a dit l'auteur d'Emile, *si vous ne formez auparavant des polissons*, & il a dit cette fois une grande vérité. Mais il pouvoit aussi en faire l'application aux penseurs, puisque, comme il le dit encore lui-même, *c'est la bonne constitution du corps qui rend les opérations de l'esprit faciles & sûres.*

(Emile, liv. II.)

Pénétré de toutes ces idées, & désolé conséquemment de voir mes enfans condamnés, par ma position, à l'ennui, à l'inactivité, à l'*ignorance*, (dans le sens que je donne à ce mot, appliqué au premier âge,) j'y cherche un remède ; je cherche, citoyens, une bonne école de polissons. Mais en trouverai-je de cette espèce ? Tout m'assure qu'il n'en existe point. Eh bien, pour en former une, il ne s'agiroit que de s'entendre. Que ceux de mes concitoyens qui, dans ma position, & pensans comme moi.... Mais quelle est ma folie ! Ne sais-je pas que tous les parens, autrefois élevés, retenus & endoctrinés dès leur bas âge, comme le sont aujourd'hui leurs enfants, n'ont pas d'idées d'une meilleure éducation que celle qu'ils ont eux-mêmes reçue ? Ils font la loi aux instituteurs ; l'un d'eux, ces jours derniers, en partageant mes opinions, me le déclaroit sans déguisement. Que faire donc ? En cela comme en tant d'autres choses se résigner & souffrir. Je mettrai mes enfans en pension ou demi-pension, si je ne puis mieux faire. Car encore vaut-il mieux qu'ils soient *occupés* à quoi que ce soit, que de végéter solitaires & ennuyés dans une chambre au milieu de Paris. En pension ils auront au moins les heures de récréation pour s'*instruire*, &, quoi qu'il arrive, ils ne pourront m'accuser un jour d'avoir volontairement rendu leur enfance malheureuse.

Salut. PETITAIN.